N° 783. DIMANCHE 15 FÉVRIER 1863. 7me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul designé pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et Cie, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

14 février 1863

Le *Moniteur* annonce que l'Adresse a été adoptée par 245 voix contre 5.

Les journaux et les correspondances annoncent la concentration de plusieurs corps de l'armée russe vers la frontière.

Les troupes prussiennes sont disposées à prêter secours à la Russie et l'on s'attend à de graves evenements dans la Russie orientale.

L'insurrection polonaise s'étend chaque jour et partout les héroïques combattants font des efforts surhumains, et poussent la bravoure et la témérité jusqu'au martyre.

On craint de voir prolonger cette lutte de l'independance et l'on parle de représentations adressées à la Russie par la France, l'Autriche et l'Angleterre.

La guerre d'Amerique, celle du Mexique, ne peuvent détourner de la Pologne l'attention generale.

Jusqu'ici, on fait des vœux pour les soldats héroïques qui luttent contre des forces considerables ; mais les vœux ne suffisent pas, et si les grandes puissances n'interviennent promptement, les Polonais succomberont inevitablement devant leurs éternels ennemis.

La Russie ne doute pas de la répression du mouvement; une seule chose la preoccupe : l'effet moral que les évenements produisent en Europe.

Un ordre de l'empereur Alexandre vient d'augmenter la solde des troupes russes qui sont dans le royaume de Pologne.

Cette nouvelle mesure est, sans aucun doute, adoptée pour stimuler le zèle de ceux qui ont pour mission et pour devoir d'exterminer les malheureux Polonais.

En réponse à la circulaire de lord Russell qui attribue à Pie IX la demande d'un refuge à Malte, sous la protection de l'Angleterre, une circulaire du cardinal Antonelli vient d'être adressée à tous les nonces du Pape. C'est la refutation complète des allegations mensongères dont les ministres anglais n'ont pas craint de se faire les échos en pleine chambre des lords.

L'Empereur de la Chine a placé à la tête de l'armee du Kiang-Sou un officier français, le capitaine d'artillerie Tardif de Moidrey, avec le titre de général en chef, et le grade de colonel a eté conféré en même temps au lieutenant de vaisseau Bonnefoy. Le gouvernement de Pékin a compris que l'instruction de ces officiers et leur rang dans l'armée française devaient leur assurer une situation élevée à la tête des forces chinoises. M. Tardif de Moidrey est donc investi du commandement en chef de toutes les troupes impériales de la province, quels que soient les chefs des differens corps qui composent cette armée. J. REBOUX.

On lit dans le *Moniteur :*

« Certains agents d'affaires s'adressent souvent aux familles qui sont appelées à recueillir des successions ouvertes dans les colonies, et, representant leur intervention comme indispensable pour obtenir une solution favorable de la part de l'administration, ils finissent par imposer aux parties interessées des conditions fort onereuses, quelle que soit l'issue de la reclamation.

» En vue de mettre un terme à de pareilles manœuvres, on croit devoir porter à la connaissance des familles que le ministre de la marine et des colonies transmet directement, et sans qu'il en résulte aucuns frais pour les demandants, toutes les informations necessaires aux personnes qui peuvent avoir des droits à invoquer à l'egard des successions ouvertes dans les colonies françaises. »

Pologne.

Frontières de Pologne, 7 fevrier.

Bien que l'insurrection ait eté vaincue dans quelques endroits, il est cependant certain qu'elle prend des proportions de plus en plus grandes. Les chefs de ce mouvement ont un plan et une tactique. Le système des insurgés est de refuser partout le combat avec les Russes, dont les troupes sont si nombreuses. Ils se bornent à attaquer les petits detachements et à harceler les colonnes mobiles qui parcourent le pays. Aussi les Russes ne savent-ils par où commencer, et, tandis qu'ils poursuivent une bande, un autre corps d'insurges les attaque par derrière, mettant en déroute leur arrière-garde et s'emparant des equipages. Aussi, malgre le nombre des Russes, leurs forces ne sont pas suffisantes pour étouffer une pareille guerre de partisans.

Le generalissime Ramsay, qui se trouve à Varsovie à la tête de la division de la garde, ne peut envoyer des renforts dans les provinces de peur d'une emeute dans la capitale. Outre la garnison de Varsovie, on compte 16 regiments d'infanterie qui campent sur les bords de la Vistule et du Bug.

Les rives de la Prosna et de la Wartha, ainsi que le cours superieur de la Vistule et de la Pilica, ont eté abandonnées par les Russes.

Leurs garnisons éloignées et leur corps volans ont ete pour la plupart desarmés par les insurges. A Kielce, les Russes sont dans une position très forte, afin d'observer les mouvements de l'insurrection.

Les Polonais espèrent pouvoir tenir jusqu'au printemps. Des frontieres qui sont en leur pouvoir arrivent continuellement des renforts.

Il y a tant de jeunes gens qui vont rejoindre les insurges, que même les nouvelles officielles russes n'osent plus le nier. L'organisation et la discipline se developpent journellement.

On écrit de Varsovie, 9 février, à la *Gazette nationale de Berlin :*

« Le *Dziemik* contient dans son numéro d'aujourd'hui un recit du combat de Wengrow, que ce recit lui-même appelle une bataille, qui d'après des rapports particuliers, a été en effet un combat sanglant qu'une masse compacte de quelques milliers de fantassins et de cavaliers, soutenus par plusieurs batteries, a livré à une poignée d'hommes armés de faulx. On assure que les insurgés ont accompli dans ces circonstances des faits d'armes heroïques. Pour occuper le corps russe qui avançait et couvrir la retraite de Wengrow, 200 jeunes hommes, la plupart nobles, offrirent d'aller au-devant de l'ennemi et de se jeter sur les canons ; en effet, ces heroïques jeunes gens sortirent de Wengrow et marchèrent droit sur les Russes qui, disposant de 20 canons, ouvrirent aussitôt un feu meurtrier. Les insurges se jetèrent sur les canons et attaquèrent les canonniers. Il y eut là un veritable massacre qui dura deux heures pendant lesquelles le gros des insurges se retira en ordre parfait sur Sokolow. Les 200 volontaires se firent tous tuer sur les pièces russes, mais la masse des insurges etait sauvée. C'est là la vraie histoire de la bataille. Voici maintenant le bulletin russe :

» Le 6 de ce mois, on a reçu des details de l'action d'un détachement de 3 compagnies (lisez bataillons) d'infanterie, de 3 escadrons de cavalerie et de 6 pièces, commande par le colonel Popofosopulo. Ce detachement, qui s'était porte la veille près du village de Scharut à 6 werstes de Wengrow, fut inquiété toute la nuit par les rebelles qui sortaient de la forêt voisine. Quelques coups de canons ayant été tires, ces attaques cessèrent. Le lendemain les troupes marchèrent en avant et s'arrêtèrent à 8 heures à portée de canon de la ville. Des postes couvraient suffisamment la position des troupes vis-à-vis des rebelles venant des forêts. La bataille fut ouverte à 9 heures par 2 canons de la batterie n° 3 de la 3e brigade d'artillerie. Après quelques coups de canon, on remarqua un mouvement dans la ville et peu après les rebelles commencèrent à la quitter dans toutes les directions ; le gros des rebelles se retira vers Sokolow. Le soin de defendre la ville et de couvrir la bande qui se retirait fut laissé à un detachement particulier qui occupa la route près de la barrière du côté de Mokobod.

» Pour couper le passage aux rebelles qui sortaient de la ville, le colonel Popanofasopulo lança le 4e escadron de hulans à leur poursuite sur le chemin de Sokolow. Les hulans les repoussèrent et les obligèrent de rentrer dans la ville où ils occupèrent le cimetière. En même temps une division de la 3e batterie d'artillerie à cheval, couverte par une section de la 11e compagnie du regiment d'infanterie de Kostroin et 2 escadrons de hulans, s'avança et ouvrit le feu contre la bande. Alors le detachement de rebelles qui etait poste à l'entree de la ville s'avança, mais atteint par la mitraille, il recula en desordre et 150 hommes, seulement, marchèrent, malgre le feu, sur les pièces, en se defendant avec leurs faulx contre l'attaque des deux escadrons de hulans. L'artillerie suspendit le feu et un peloton du 3e escadron de hulans s'elança contre les insurges sous les ordres du lieutenant-colonel Frodorowski. En même temps les rebelles furent atteints par les coups de carabine des tirailleurs, et, peu après, ils perirent tous. »

Le gouvernement russe, après s'être efforce de propager le bruit que les insurges avaient dû s'eloigner des frontières de la Volhynie et de la Lithuanie, vient d'annoncer, par l'organe du *Journal de Saint Pétersbourg*, d'après des depêches de Kiew, qu'un corps de 2.000 insurges s'etait empare de Dubienka, sur la frontière à l'est-sud-est de Lublin et au nord de Rubierzow.

On voit dans les engagements des hommes armés de haches, de faux ou de longs couteaux, se précipiter à la gueule des canons russes pour tuer les artilleurs sur leurs pièces. Les *faucheurs* font dans la cavalerie ennemie d'incroyables ravages ; ces heroïques jeunes gens savent que la Pologne ne renaîtra que dans des flots de sang, que le martyre est la voie de la liberte et ils meurent avec joie, parce qu'ils meurent pour la patrie.

(*Opinion nationale*).

Mexique.

Les nouvelles du Mexique apportées par le courrier arrivé le 11 février à Saint-Nazaire vont jusqu'au 9 janvier à Orizaba et jusqu'au 16 à la Vera-Cruz.

M. le général Forey était encore à Orizaba le 8 janvier.

Le 1er, le general Douay s'était porté de San-Agostin de Palmar sur Quechosac et Tecamachalco, où il est arrivé sans coup ferir.

Le général Bazaine s'est mis en marche pour se reunir à la division Douay; par suite de ce mouvement de concentration, la brigade Bertier etait, le 8 janvier, au village de Xalapasco, avec trois bataillons d'infanterie, deux sections d'artillerie et une division du 12e chasseurs, et se reliait avec le general L'Herillier, établi à San-Andrès.

Du côte de la plaine, les efforts des bandes ennemies s'etaient principalement portés sur Tampico, et, vers le milieu de decembre, cette ville était entouree de nombreux guerilleros. Pour la dégager, le colonel de la Canorgue dut livrer plusieurs combats dans lesquels le 81e et un detachement de chasseurs d'Afrique firent preuve d'une grande vigueur.

Le but de la demonstration sur Tampico etant rempli, les troupes qui y avaient été envoyees sont rentrees à la Vera-Cruz et ne tarderont pas à rejoindre le général Forey.

Dans les positions qu'il occupe, le général Douay trouve non-seulement à faire vivre ses troupes sur le pays, mais il reunit des approvisionnements de toute espèce qui assureront la subsistance des forces appelees à le rejoindre. Quant à la division Bazaine, elle se suffit à elle-même et commence, avec le surplus de ce qui lui est necessaire, à former des magasins.

L'etat sanitaire est généralement très satisfaisant ; le nombre des maladez va toujours en diminuant, particulièrement sur les hauts plateaux, dont le bon air contribue au retablissement des convalescents.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 15 FÉVRIER 1863.

— N° 38. —

LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XXX. (Suite).

Un embarras et un trouble inusités s'emparerent d'elle lorsqu'il prit place à ses côtes. Jamais elle n'avait éprouve ce malaise dans les fréquents tête à tête que le hasard leur avait procures jusqu'ici.

« Je crois que vous avez peur de moi, Hortense ! lui dit Gothard, tremblant d'être venu mal à propos. Je me retire, si ma presence vous importune.

— Non, certainement non.

— Ainsi je puis rester ? Je puis causer un moment avec vous ? »

Elle ne répondit pas. Il savait bien comment interpréter ce silence, et pourtant il se taisait encore ; car le passé et le présent se livraient un dernier combat dans son âme ; mais de moment en moment la balance penchait davantage du côte du present. Enfin, il se rapprocha d'Hortense et lui prit la main.

Eveillée en sursaut par un rêve sinistre, la baillive se leva, en proie à d'anxieux pressentiments ; il fesait presque nuit ; elle sonna pour demander de la lumière, mit à la hâte ses fausses boucles, sa robe et son châle, lança loin d'elle ses pantoufles, chaussa ses brodequins, et sortit précipitamment, sa bougie à la main. Sur l'escalier, elle rencontra son mari, qui lui dit en bâillant :

« Qu'y a-t-il donc, Louise ? J'attends mon café depuis si longtemps ! A part cela, je me trouve parfaitement bien.

— Oui, on sait que tu te trouves parfaitement bien, les yeux fermes, en plein jour ! » s'écria-t-elle avec humeur en enfilant le corridor de toute la vitesse de ses jambes.

Le bailli la suivit avec curiosité, et il la rejoignait à l'entrée de l'antichambre, lorsqu'elle poussa un cri perçant et se retint, pour ne pas tomber, au montant de la porte qu'elle venait d'ouvrir. Il lui prît la lumière et éclaira le groupe très-intéressant que formaient sur le sopha Hortense et Gothard.

« Ah, ah ! en sommes-nous là ? s'écria-t-il. Allons, à merveille ; je ne savais à quelle occasion donner notre bal ; eh bien, ce sera pour fêter les fiançailles. »

A ces mots la baillive jeta un cri d'épouvante et se trouva mal.

« Faut-il, Louise, que j'aille chercher de l'eau ?

— Ciel ! répondit-elle d'un ton lamentable, un cop... »

Son mari lui ferma la bouche avec un baiser.

« Etais-je autre chose, lui dit-il à l'oreille, quand j'ai demandé et obtenu ta main ? »

—

CHPITRE XXXI.

Dans une de ces sauvages et grandioses régions où le Dalsland touche presque au montagnes de la Norwége, se trouve une metairie dont la pittoresque situation entre des pins gigantesques, des montagnes escarpees et des sources ecumantes, captive puissamment les regards du voyageur. Le propriétaire de cette solitude romantique s'etait retire depuis longtemps de la vie bruyante des villes, non pas qu'il fût grand admirateur de la nature — car il n'existait guère d'esprit plus prosaïque — mais seul, sans enfants et maître d'une certaine fortune, il avait jugé inutile de continuer de se tourmenter et de travailler, d'autant plus que l'affaiblissement progressif de sa santé lui rappelait le neant des choses terrestres.

Comme bien d'autres avant lui, il avait abandonné les affaires et acheté une petite propriété ; le reste de sa fortune lui fesait un assez joli revenu. A peine installé à la campagne, il reprit en quelque sorte une nouvelle vie ; ses forces renaissaient de jour en jour, le corps et l'esprit retrouvaient de l'elasticite ; il devint bientôt un excellent agronome, laboura, ensemença ses terres, eleva de nouvelles races de gros et de menu bétail, exploita ses bois et en exporta le produit.

Tout aurait donc ete pour le mieux sans la longueur et la monotonie des soirees d'hiver ; quand il avait fini de feuilleter son grand-livre et de calculer ses rentrees — car c'etait là sa distraction habituelle — les heures s'écoulaient avec une lenteur desesperante dans ces montagnes désertes, aux hurlemens lugubres de l'ouragan. Sa pipe s'eteignait à chaque instant, il ralentissait peu à peu sa promenade autour de la vaste pièce, où le feu qui flambait dans la cheminee n'eclairait d'être vivant que lui seul, jusqu'à ce qu'il s'enfonçât enfin dans les coussins du sopha.

Chaque soir il luttait courageusement, mais en vain, contre la puissance secrète qui invitait au repos ses membres fatigués des occupations du jour : il finissait toujours par ceder, et les profonds soupirs qui s'echappaient de sa poitrine, denotaient que des pensées sombres et penibles s'emparaient de lui dans ces momens-là.

Les souvenirs et la conscience ont de puissans auxiliaires dans la solitude et dans la nuit. Ils peuvent bien sommeiller au milieu des travaux et des distractions du jour ; mais dès que la fatigue a plongé l'esprit et le corps dans un demi-engourdissement, ils se reveillent et reviennent comme de fidèles compagnons ; à leur moindre contact, l'esprit se degage de la matière, s'egare à travers l'espace incommensurable et s'arrête devant les images du passé, qui l'attirent malgré lui.

« Que faire, quel parti prendre pour conquérir la paix avec moi-même ? » se dit le viellard avec un soupir et une profonde douleur dans la voix. Il ne s'était pas encore pose la question dans ce sens, et, de même que les sombres voiles de la nuit deviennent de plus en plus legers pour faire place aux rayons de pourpre du matin, de même aussi commença à poindre dans son âme une aurore plus magnifique que celle du jour qui l'avait vu naître.

Se levant alors dans une étrange vivacite, il courut à son secretaire, et en tira quelques lettres jaunies. Il les parcourut à la lueur du feu, et des larmes — chose bien rare chez lui — coulèrent jusque dans sa barbe grise.

« Non, je n'ai jamais été un frère, mais un démon ; jamais je n'ai partagé mon superflu avec celui qui y avait autant de droit que moi-même, malgre l'injuste testament de mon père qui me laissa toute sa fortune. J'ai été inhumain et cruel par fierte et égoïsme, en prenant la résolution de ne plus m'occuper de lui, alors que le besoin et l'abandon le forçaient à errer par le monde avec son violon, source de sa misère. J'ai laissé sans réponse cette lettre des premiers temps de son infortune, qui peint ses tortures et le repentir de son erreur, punie avec une dureté sans exemple ; enfin le souvenir d'un frère, qui s'était montré indigne de ce nom, s'effaça aussi de son cœur, car je n'ai plus reçu de ses nouvelles depuis le jour où il a pris du service comme hautbois dans un régiment d'infanterie. Sans relation aucune avec ma ville natale, j'ignore si l'on y a entendu parler de lui depuis mon depart. Mais je vais écrire au maître de chapelle, dont je me rappelle encore le nom, pour lui demander des informations sur mon frère, ce que j'aurais dû faire depuis longtemps. »

Dans la conscience de ses bonnes intentions, le vieux Klinting se mit au lit et s'endormit d'un sommeil doux et paisible.

Des details plus circonstanciés sur les rapports des deux frères seraient superflus : le lecteur se rappelle probablement le court épisode relatif aux malheurs et à la mort du musicien ambulant.

Klinting écrivit le lendemain matin. Il lui fut repondu que ledit musicien, mis à la retraite depuis longtemps déjà, s'etait retiré alors avec sa fille dans sa ville na-